

Michele DE GIOIA & Mario MARCON (dir.)

L'essentiel de la médiation

**Le regard des sciences humaines
et sociales**

Ce PDF est destiné à être utilisé à des fins administratives (dossier de recherche, bourse, etc.). Toute autre utilisation du fichier, et particulièrement la mise en ligne sur quelque site ou plateforme que ce soit, est strictement interdite.

Information bibliographique publiée par « Die Deutsche Bibliothek »
« Die Deutsche Bibliothek » répertorie cette publication dans la « Deutsche Nationalbibliografie » ; les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur le site <https://dnb.de>

Soutien financier de l'Université de Padoue dans le cadre du projet de recherche « Ontoterminologie de la médiation. Une contribution à la médiation et aux nouvelles politiques sociales » (BIRD161093/16).

Parrainage de l'Institut de Médiation Guillaume-Hofnung
(IMGH, <https://www.mediation-imgh.com/>).

ISBN 978-2-8076-1086-6 (Print)
E-ISBN 978-2-8076-1087-3 (ePDF) • E-ISBN 978-2-8076-1088-0 (EPUB)
E-ISBN 978-2-8076-1089-7 (MOBI) • DOI 10.3726/b16164
D/2019/5678/48

Cette publication a fait l'objet d'une évaluation par les pairs.

© P.I.E. PETER LANG S.A.
Éditions scientifiques internationales
Brussels, 2020
1 avenue Maurice, B-1050 Bruxelles, Belgique

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur ou de ses ayants droit, est illicite. Tous droits réservés.

www.peterlang.com

La transdisciplinarité d'un terme nomade comme *médiation*

Danielle LONDEI
Université de Bologne

En ouverture de ce volume, je voudrais vous faire partager ma surprise lorsque j'ai voulu consulter une collection des Éditions Sciences Humaines dans laquelle je m'attendais à repérer à partir de plusieurs disciplines-titres – comme *Identité(s)*, *Le Langage*, *Les Sciences Humaines*, *La Culture*, *La Sociologie*, etc. – une déclinaison du terme *médiation*. Eh bien, ce terme-concept ne figure dans aucun de ces textes qui visent à introduire ces disciplines, ces champs !

J'ai également consulté quelques dictionnaires spécialisés autour des domaines de l'altérité, du métissage culturel, de l'interculturalité, etc., et là aussi, *médiation* ne correspond à aucune entrée, il n'est point mentionné ou, s'il l'est, il occupe une place marginale.

Et pourtant, nous ne pouvons guère nier l'impact dans les disciplines des sciences humaines et sociales que ce terme occupe ou devrait occuper.

La contre-épreuve nous est fournie par la richesse du cycle de colloques ainsi que les ouvrages que l'Université de Padoue et ses partenaires développent depuis plusieurs années. En parcourant le sommaire pluridisciplinaire de ce terme-concept, il n'y a pas à douter que celui-ci est omniprésent dans la pensée et dans les pratiques contemporaines.

Ajoutons à cela que l'immense quantité d'ouvrages, d'articles scientifiques où ce terme est présent dès l'énonciation des titres, justement parce que central pour affronter nombre de problématiques socioculturelles et interculturelles, semble contredire ce qui vient d'être remarqué précédemment. Alors, la première question qui se pose pourrait être : est-ce que ce terme est ambigu, difficile à attribuer à une aire spécifique, d'où sa complexe collocation disciplinaire ?

Pour compléter ce balayage, et seulement à titre d'exemplification, je voudrais citer les champs et méthodologies de référence d'un texte publié en 2003 par le Centre européen pour les langues vivantes, Éditions du Conseil de l'Europe, intitulé *Médiation culturelle et didactique des langues*, coordonné par Geneviève Zarate. Le chapitre 2 cite les disciplines impliquées dans l'étude de la médiation culturelle : ce sont la Psycholinguistique, la Sociologie (Pragmatique et Analyse du discours), l'Anthropologie culturelle et l'Anthropologie de la communication, la Sociologie de l'altérité.

Nous serions donc en présence d'un terme nomade, transdisciplinaire et sans doute appelant des définitions plurilingues et pluriculturelles.

Pour Lev Vygotsky (1986 [1962]), chaque mot est déjà en soi une généralisation et un « microcosme », un monde conceptuel plus vaste. Les mots sont les reflets de notre pensée verbale et celle-ci n'est pas une forme innée ou naturelle d'un comportement ; elle est déterminée par un processus historique et culturel, par le monde social et politique dans lequel nous vivons. Comme le souligne Pierre Bourdieu (1982), la langue est plus qu'un instrument de communication. Son infinie capacité de générer des rapports de force symboliques façonne la perception des gens et leur vision du monde social. Ainsi, des représentations mentales se construisent, c'est-à-dire des schèmes de perception et d'appréciation, de connaissances et de reconnaissances où les individus investissent leurs intérêts et leurs présuppositions. Aussi, il importe de ne plus considérer les actes langagiers simplement comme des éléments linguistiques, mais bien en tant que véhicules-médiateurs de la culture et des représentations que l'on se fait de l'Autre et des autres cultures. Dès lors, une autre question se pose : quel est l'enjeu dans la circulation des concepts entre univers distincts et espaces linguistiques différents ? Suivent deux autres questions : parlons-nous au fond bien tous de la même chose entre pays européens et entre spécialistes de diverses disciplines lorsque nous parlons par exemple de *chômage* et de *travail*, de *laïcité*, de *frontière* ou de *médiation culturelle* ? Sommes-nous vraiment certains de nous comprendre, avec ou sans le secours de traduction-définition lorsque nous employons certains concepts clés des sciences humaines et sociales ?

Les réponses, toutefois, ne semblent pas résider dans un nouvel effort de définition et dans la production de conseils normatifs concernant un improbable bon usage partagé, mais plutôt dans une démarche à la fois

historique et critique, pour en dévoiler les inconscients, les biais et les angles morts qui font souvent tenir pour allant de soi ce qui justement doit être examiné attentivement.

Cette « archéologie » critique de la langue devrait, à nos yeux, porter au jour les conditions qui font accéder tel terme ou telle expression au rang de concept et qui incitent des acteurs sociaux précis à jouer leur rôle de négociants transfrontaliers du langage, avec l'intention d'en tirer des profits symboliques parfois considérables comme le renforcement de leur position dans leur propre univers professionnel, l'acquisition d'une aura de novateur qui sait regarder au loin et rompre avec les routines de la pensée.

Évidemment inspirés par les travaux de Barbara Cassin, de Raymond Williams, des fondateurs de la sémantique historique et par la remarque de Quentin Skinner qui jugeait que les concepts n'ont pas une définition, mais une histoire, malgré les limites de cette approche, nous considérons qu'il reste intéressant de saisir pleinement les configurations à la fois historiques, politiques et langagières qui, dans des champs et des moments particuliers, unissent des termes isolés.

Pour comprendre comment la langue fonctionne et change dans certaines circonstances particulières et comment la circulation de termes-concepts joue dans ces mutations un rôle important en fonction des conditions de production et de réception des discours, je vous invite à partager le point de vue de Tocqueville qui préconisait de mettre fin à l'immobilisme de la langue aristocratique dans son célèbre essai *De la démocratie en Amérique* et parvenir ainsi à un ralliement entre la langue des élites et la langue du peuple. Cette nouvelle médiation porta à l'invention de « termes génériques » et de « mots abstraits » parce que ces mots « agrandissent la pensée », disait-il.

Bref, la démocratisation des mots accélère la production de termes qui accèdent au statut de concept. C'est bien le propos de cet ouvrage, me semble-t-il. Ainsi, il serait bon de se demander et de récupérer ce que signifiait par exemple *société* dans les termes du passé, par exemple au XIII^e siècle, ou l'intelligence mutuelle entre personnes contenue dans *civilité*, soit une reconnaissance respectueuse de ses semblables. Alors, centrer l'attention sur ce que recouvre ce lien passe par tout un travail notionnel dans lequel l'enquête empirique et la dimension conceptuelle se rejoignent pour élucider les différentes inflexions de relation interpersonnelle.

Ce type de chantier de recherche doit viser à construire une théorie du mode de constitution sociale du sujet non par la socialisation génétique, mais par la socialisation conceptuelle. Dès lors, on pourra appliquer cette démarche à toutes sortes d'interactions et il apparaît évident que la médiation sera un des instruments théoriques et pratiques. Mais auparavant affrontons une étape qui se propose de faire le trait d'union entre la culture humaniste et celle scientifique, à partir du texte *Retorica e Logica* de Giulio Preti¹. Ce pamphlet, longtemps oublié, mérite d'être considéré comme un point ferme de la philosophie italienne de l'après-guerre, pas tant parce qu'il remet sur le tapis la polémique sur les « deux cultures », mais parce qu'il contribue à construire l'indispensable point de départ pour reprendre cette question. Pour Preti, il n'y avait aucun sens de parler à la Snow de scientifiques et de lettrés comme de deux groupes anthropologiques². De même, il n'y aurait aucun intérêt à parler de lettres et sciences en tant qu'ensembles de disciplines, de matières d'études, caractérisées par des objets spécifiques, par des langages incommunicables, par des méthodes de recherche immuables.

Pour ce philosophe, conscient de l'artifice et de l'historicité de toute opposition de ce type, il était plutôt question de « construire » un couple oppositif qui soit heuristiquement en mesure de rendre compte de la complexité et en même temps de l'unité de notre culture³.

Dans cette optique, c'est toute une culture tissée par le passé et les conventions qui est à réinterroger dans sa complexité. Cela revient à se demander ce qu'est la société, non sur le plan des grandes entités, des grandes abstractions, mais au niveau de la micro-réalité de tous les jours. À partir de là, la recherche fondée sur « l'être ensemble dans la Cité » ne peut se contenter de l'utilitarisme généralisé et doit nous porter à déplacer le regard vers ce qu'agir veut dire en faisant valoir la force heuristique du don – dont la médiation est une des expressions –, véritable paradigme

¹ Giulio Preti (1911–1972), cité dans deux récents ouvrages de jeunes chercheurs : Redaelli & Colanero (2017) et Cini (2017).

² Ces deux groupes se distinguant le premier, celui scientifique, par son élan vers le progrès et l'optimisme et le second, celui humaniste, par son individualisme conservateur et sa propension à se charger du « tragique de la condition humaine ».

³ Cette opposition situait l'une en face de l'autre les *humanae* et la science comme des *formae mentis*, c'est-à-dire comme des aptitudes et des dispositions mentales qui figurent en même temps deux différentes structures du discours, qui ne nient pas ou « éliminent » mais hiérarchisent.

susceptible d'éclairer les comportements de l'homme et voie capable de nous guider entre intérêt et désintéressement entre individus et cultures.

Comment procéder ? La transdisciplinarité – dont la médiation est redevable – inscrit cette relation au cœur des sciences et de leur élaboration. Elle implique la réunion de plusieurs spécialistes autour de la tentative de résolution d'une problématique commune, celle des rapports entre les êtres, les institutions, les cultures. Elle a pour avantage de sortir de la routinisation et des fausses sécurités dont se parent les disciplines singulières. Elle permet de problématiser des objets constitués comme obstacles par telle ou telle discipline. Elle retrouve le goût du risque propre à toute découverte. Cela ne signifie pas pour autant qu'il faille postuler une indifférenciation des démarches. Toutefois, ce type de démarche permet de favoriser – croyons-nous – un nouveau mode de coexistence entre humanistes et scientifiques, à condition de ne plus être imprégné de la méthodologie spécifique des sciences exactes (cf. Popper).

La transdisciplinarité doit donc présupposer une singularité des sciences humaines. C'est d'ailleurs le meilleur remède contre toute entreprise réductionniste. Le discriminant essentiel qui caractérise les sciences humaines est l'implication des compétences inscrites chez l'individu agissant. Cette autonomie des sciences humaines trouve sa source – selon Max Weber – dans son projet spécifique, soit l'action dotée de sens, la compétence de symbolisation des individus. Cette conception doit conduire ces dernières à se libérer du complexe d'infériorité qui leur a fait adopter un modèle – d'ailleurs dépassé – considéré comme propre aux sciences exactes.

C'est ainsi que, débarrassé de complexes surannés, Bruno Latour, définissant sa démarche à l'articulation du réel, le narré et le collectif comme société, « se situe fermement à l'intérieur des sciences humaines » (Sylvain Auroux, dans Dortier & Mucchielli 1993 : 34).

À partir de là, l'anthropologie des sciences doit expérimenter des concepts propres aux sciences humaines, comme celui central de *médiation*, pour une meilleure intelligibilité du social dont elle sera l'un des vecteurs.

Le vrai défi se situe dans la recherche d'une connaissance comme « savoir » et non comme « information » : expérimenter des hybridations, des mutations de méthodes, de coopération entre chercheurs de domaines différents, d'assomption de responsabilité collective au moment où la

solution des problèmes et l'avancement des connaissances requièrent une radicale remise en question des cadres de référence traditionnels.

Inutile d'attendre la formalisation d'une théorie de la complexité en cours, il suffit qu'une nouvelle mentalité scientifique s'installe pour réussir à être innovant même sans avoir au préalable codifié un *novum organum* ou une nouvelle théorie de la connaissance. Commençons par mieux développer, utiliser, harmoniser les instruments multiples de la médiation en les adaptant aux circonstances et aux contextes.

Références bibliographiques

- BOURDIEU, P. (1982), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- CINI, M. (dir.) (2017), *Humanities e altre scienze. Superare la disciplinarietà*, Rome, Carocci.
- DORTIER, J.-F. & MUCCHIELLI, L. (1993), « Les enjeux de l'épistémologie. Rencontre avec Sylvain Auroux », *Sciences humaines*, 24, janvier 1993, 32–35.
- PRETI, G. (1968), *Retorica e logica*, Turin, Einaudi.
- REDAELLI, R. & COLANERO, K. (2017), *Le due culture. Due approcci oltre la dicotomia*, Rome, Aracne.
- TOCQUEVILLE, A. de (1835 et 1840), *De la démocratie en Amérique*, 2 vol., Paris, C. Gosselin.
- VYGOTSKY, L. (1986 [1962]), *Thought and Language*. Revised Edition, A. Kozulin (dir.), Cambridge MA, The MIT Press.
- ZARATE, G. (dir.) (2003), *Médiation culturelle et didactique des langues*, Graz, Conseil de l'Europe, http://archive.ecml.at/documents/pub122F2003_zarate.pdf (dernière consultation : 01/03/2019).